

Thème et discours critiques des leaders politico-religieux dans Monné, outrages et défis d'Ahmadou Kourouma (Theme and critical speeches of politico-religious leaders in Monné, insults and challenges of Ahmadou kourouma)

Adisa Akinkorede Somana
School of Education and
Humanities, Babcock University
Ogun State
Nigeria

Kparou Hanoukoume Cyril
School of Education and
Humanities, Babcock University
Ogun State
Nigeria

Abstract

Criticism of the postcolonial African leadership is a salient theme in Ahmadou Kourouma's Monné, outrages et défis. Through a stylized language, the author deciphers and reveals the evil practices of political and religious leaders, who, instead of working for the development of Africa and the integral prosperity of their respective people, struggle to reconcile the quest for their personal interests with selfless leadership in their respective geopolitical spaces. Kourouma lays bare the corrupting practices of political and religious leaders. The corruption of the leaders translates into blames, contempt, insults and humiliation of their own people, who often revolt by expressing their anger, which endangers the hegemony of the socio-political and religious space of Africa. The article gives a general overview of the socio-political and religious context of the postcolonial period, dominated by monarchies that never want to contribute to the advent of democracy and the true freedom of peoples. Kourouma's language alone is a bloody revolt against the colonist, because he adopts an Africanized language with Malinke neologisms, to the detriment of the standard and official discourse.

Keywords: *Critical discourses, literary themes, stylized language, neologisms, postcolonial leadership, political and religious leaders.*

La critique du leadership africain postcolonial est un thème saillant dans Monné, outrages et défis d'Ahmadou Kourouma. Grâce à un langage stylisé, l'auteur décrypte et dévoile au grand jour les soubassements nébuleux des leaders politiques et religieux, qui, au lieu d'œuvrer pour le développement de l'Afrique et l'épanouissement intégral de leur peuple respectif, peinent à concilier la quête de leur intérêts personnels et le leadership désintéressé dans leurs espaces géopolitiques respectifs. Kourouma met à nue les pratiques corruptrices des leaders politico-religieux. La corruption des leaders se traduit à la fois en outrages, au mépris, aux injures et à humiliation de leur propre peuple, qui se révolte souvent en exprimant leur colère, ce qui met en danger l'hégémonie de l'espace sociopolitique et religieux de l'Afrique. L'article donne un aperçu général



du contexte sociopolitique et religieux de la période postcoloniale, dominée par les monarchies qui ne veulent jamais contribuer à l'avènement de la démocratie et la vraie liberté des peuples. Le langage de Kourouma à lui seul est une révolte sanglante vis-à-vis du colon, du fait qu'il adopte un langage africanisé aux néologismes malinké, au détriment du discours soutenu standard.

Motsclés : *Discours critiques, thèmes littéraires, langage stylisé, néologismes, leadership postcolonial, leaders politico-religieux.*

Introduction

Après la période coloniale et de l'esclavage, les écrivains africains ont été politiquement conscients et engagés et, à cause de cela, les luttes coloniales ont été intensifiées. Les auteurs ont changé de titres et d'objectifs pour lesquels ils avaient écrit après la fin de la période coloniale. Au lieu d'attaquer les maîtres coloniaux, ils se sont engagés contre les nouveaux maîtres de l'Afrique, contre les maux associés au Tiers monde et qui sont connus comme: corruption, violence, népotisme, coups d'État, dictatures... De nombreux écrivains incarnent ce changement de perspective: Yambo Ouologuem, Sembene Ousmane, Francis Bebe, Seydou Badian Kouyaté, William Sassine, Alioune Fantoure, et même Ahmadou Kourouma qui est son roman *Monnè Outrages et Défis* dans cette préciosité.

Tirthankar Chanda (2011:2)¹ note qu'

En 1968, Ouologuem publie *Le Devoir de violence*, roman iconoclaste qui rompt avec la représentation idéalisée et romantique de l'Afrique précoloniale mise au goût du jour par les épigones de la négritude. Ouologuem évoque les guerres fratricides, le tribalisme et les pratiques esclavagistes en vigueur dans l'antiquité africaine [...]

Au contraire, le roman de Kourouma *Les Soleils des indépendances* (1968) dont la publication sont passées presque inaperçue, est progressivement devenu le récit symbolique d'une époque. Ancien maître de l'art des représentations décalées du réel, Ahmadou Kourouma reste la grande figure de la littérature postcoloniale africaine, dont les travaux annoncent les grandes tendances de ces années d'isolement et de désillusion. Kourouma est concepteur car il est le premier romancier africain à s'attaquer de front au chaos postcolonial. Kourouma ne compte pas une histoire de ce qui s'est passé dans la réalité. L'œuvre est non seulement une fiction, mais une œuvre historique. Le principal roman de cette étude est la démystification ou la clarification de l'histoire, des traditions et des systèmes administratifs en Afrique.

Les critiques sur les œuvres de Kourouma

Dans les années après l'indépendance, la littérature africaine francophone se lance pour se trouver une place dans le monde grâce aux traductions de différentes œuvres dans différentes langues européennes, arabes et même

¹Tirthankar Chanda, « Europe, Amériques, Asie : Pakistan-États-Unis : Fâchés, mais pas trop », Banque de données documentaires REGARDS, ID : 10670/1.sx7tzy (2011:2)

asiatiques; bien décidée à sortir des marges et à devenir une référence dans la République mondiale des Lettres. Se réclamant de la littérature-monde, elle dispute ainsi à Paris son statut de capitale littéraire. Avec l'arrivée des Européens en Afrique, sous la colonisation, un petit nombre d'Africains ont trouvé l'occasion d'étudier en Occident et de voyager à l'étranger pour poursuivre des études supérieures. Parmi ces élites sont nés les écrivains africains mondialement connus comme Léopold Sédar Senghor, David Diop, Ahmadou Kourouma, etc. Donc une nouvelle littérature est apparue ; la littérature négro-africaine qui se révoltait contre la discrimination raciale, l'assimilation et l'exploitation des Noirs. Parmi tous ceux qui ont contribué à cette littérature, la place d'Ahmadou Kourouma est assez particulière vu son style et les thèmes abordés dans ses romans. Il est devenu l'un des écrivains les plus renommés du continent africain depuis *Les Soleils des indépendances* (1968), jusqu'à la consécration par le prix du Livre Inter en 1999 pour *En attendant le vote des bêtes sauvages* et le prix Renaudot 2000 pour *Allah n'est pas obligé*. Enfin, le Grand Prix Jean Giono, pour l'ensemble de son œuvre, lui a été décerné en 2000.

Cette volonté de trouver leur place dans le monde chez les écrivains francophones, se traduit par l'adoption de l'idée transcontinentale. Car pour la plupart des écrivains francophones, leurs œuvres ne se limitent pas aux seuls Africains, mais suscitent un écho en chacun. C'est ainsi que certains situent leurs intrigues ailleurs qu'en Afrique ou dans le milieu de la diaspora. Ahmadou Kourouma dans ses œuvres se tourne vers une représentation proche de la littérature du mal en Afrique. Suite aux événements contemporains survenus en Afrique, la littérature postcoloniale met en scène les impostures des nouveaux pouvoirs africains et la lente dérive des pays vers la dictature et la guerre civile, ce qui distingue les écrivains de la deuxième génération de leurs prédécesseurs. Parallèlement une autre particularité de cette littérature est l'abandon progressif du français littéraire et académique ; les nouveaux écrivains s'attachent à « décoloniser » la langue en prenant leur distance par rapport aux normes, (Mabanckou. 2016)². Nombreux sont des poètes et des écrivains qui à travers leurs œuvres, ont tenté de résister devant les effets désastreux du mouvement colonial et de réhabiliter l'identité humiliée de leur peuple. La traduction des œuvres postcoloniales d'Afrique subsaharienne a été surtout axée sur les enjeux culturels d'une esthétique littéraire africaine en langue coloniale ce qui pose la plupart du temps des problèmes au traducteur d'une telle littérature. L'étude de la littérature africaine postcoloniale devrait permettre, à partir de présupposés nouveaux, de relancer le débat tautologique sur la littérature africaine compte tenu particulièrement des enjeux linguistique ou culturel d'une part, et discursif de l'autre ; une des préoccupations majeures des auteurs africains est de contribuer à la promotion des cultures africaines et à celle d'une image plus réaliste de leur espace au sein du canon littéraire mondial dans un univers postcolonial multiculturel. Élargir le débat tautologique sur la littérature africaine mènera précisément à une prise de position claire par rapport aux enjeux soulignés plus haut.

² Alain Mabanckou, « Verbatim, Alain Mabanckou, afro engagé », Journal Libération, publié le 7 septembre 2016 à 17h21

Le résumé de l'œuvre Monnè, Outrages et Défis

À la fin du 19^{ème} siècle, les troupes françaises envahissent le pays mandingue. Le roi de Soba, Djigui Keïta, trop confiant dans des murailles érigées à la hâte et dans ses sortilèges, fut bien sûr vaincu sans même combattre. Sauvante les apparences (s'il doit faire allégeance devant le gouverneur, il garde son titre de roi, et sert de courroie de transmission entre le peuple et le gouverneur français) et favorable à l'arrivée du progrès, Djigui collaborera. Peu à peu se mettent en place les instruments de la « civilisation » : l'argent, l'impôt, les comptoirs, les prestations (en fait, les travaux forcés), le laissez-passer, l'école, la route ; arrivent le toubib et l'évangéliste ; on prévoit l'arrivée du train auquel Djigui donnera beaucoup d'importance... Le roi sera chargé de récolter l'impôt, de fournir des travailleurs qui seront décimés par la dureté du travail et la brutalité des colons ou les soldats qui seront envoyés se faire tuer en France pendant les deux guerres mondiales. Le pays devient exsangue, la population décimée, des famines apparaissent, à cela s'ajoute l'implantation de nouvelles valeurs complètement étrangères aux traditions africaines. Prenant conscience de toute cette misère et de la perte d'identité de son royaume, Djigui tentera enfin de se rebeller, mais il sera bien trop tard... Dans ce roman où le tragique côtoie l'humour et le dérisoire, Kourouma greffe la fiction à la réalité. Ainsi, si le royaume de Soba et son chef Djigui sont imaginaires, le roman s'appuie sur la grande histoire de la colonisation. Samory, empereur du pays mandingue et l'un des grands chefs mythiques de la résistance contre la France a bel et bien existé, et vers la fin du roman, l'un des fils de Djigui œuvrera dans le même parti politique que le personnage historique que fut Houphouët-Boigny.

Colonisés et colonisateurs sont renvoyés dos à dos. La critique touche autant les européens, qui, sous des motifs de civilisation, sont occupés avant tout à piller le pays, que les africains qui se sont montrés impuissants à réagir, restant accrochés à une culture bloquée dans des croyances ancestrales et incapables d'évolution. Un autre intérêt de ce livre est la juxtaposition de ces deux cultures qui ont bien du mal à se comprendre – si tant est qu'elles essaient – tant elles sont différentes. Les européens ont la science, la technologie, l'écriture, ils sont chrétiens (« nazaréens ») ; les africains écoutent leur griots, croient à la puissance du fétichisme et des sortilèges, ils sont à la fois musulmans et animistes (le fait par exemple que Djigui accueille et protège Yacouba, un iman plutôt intégriste, ne l'empêche pas de procéder à l'insu de celui-ci à des sacrifices en faveur des esprits). Des mots français sont intraduisibles en malinké ; ainsi, lorsque l'interprète parlera de liberté, ce mot sera compris comme « vient prendre maman » (et Djigui, déconcerté, se demandera pourquoi De Gaulle voulait absolument équiper les noirs d'Afrique de Vieilles mamans...) ; et le titre même du roman, Monnè, veut dire à la fois outrage, déficit, mépris, injures, humiliation, colère, et n'a pas d'équivalent en français.

La langue riche de Kourouma est un français remodelé par le langage oral malinké, ce qui donne ce style si particulier et nous ouvre la porte sur l'imaginaire de l'Afrique de l'ouest. La narration est assurée par de multiples personnages. Le « je » est employé tour à tour par le personnage principal, Djigui, par le griot Kindia Mory Diabaté, ou par Soumaré, l'interprète ; ou le peuple prend la parole (emploi du « nous »), ou encore un narrateur externe, ce

qui donne au lecteur l'impression d'être plongé au cœur même de l'action. Ce livre de cet écrivain original représente donc, outre un point de vue des anciens colonisés sur la colonisation, une initiation à l'univers culturel africain et pose le problème de la place de l'identité culturelle africaine à travers l'histoire, l'intrigue du roman et la langue métissée de Kourouma.

Les thèmes de *Monnè, outrages et défis*

Dès le début du roman, *Monnè. Outrages et Défis*, on rencontre le personnage principal, Djigui, roi de Soba, qui dévoile ses vœux et soucis pour le bien-être de Soba. L'auteur lui fait dire que Djigui, *j'avais décidé de braver, de défier* (Monnè¹⁴). Ignorant les interdits, il avait ordonné des sacrifices énormes pour garantir la continuité de la dynastie des Keita. C'est cette décision, qui l'aveugle à vouloir beaucoup sacrifier pour son peuple. Pourtant, dans les traditions africaines (plus particulièrement en Afrique de l'Ouest), les esprits des ancêtres jouent un rôle (parfois intrusif) très important dans la vie du peuple (des vivants). Selon la croyance traditionnelle générale, les diables, les esprits des morts et des ancêtres veillent sur la vie des vivants dont ils ont la responsabilité et la protection. Ainsi, c'est toujours important et nécessaire de prier pour leur accord, leur acceptation, bénédiction et leur protection surtout, sur presque tout ce que les vivants veulent achever. Comme le roi, est le représentant des aïeux, de des Dieux et Dieu, Djigui est chargé d'offrir beaucoup de sacrifices aux aïeux pour que le roi et son peuple soient protégés, bénis et que la règle de Djigui et son peuple reste pour toujours. Ahmadou Kourouma note que

La sentence restait toujours la même: la pérennité de la dynastie n'était toujours pas acquise.³

Cet extrait indique que les africains croient aux capacités et pouvoirs de leurs aïeux, selon eux, ce sont ces esprits, qui déterminent un changement de croyance et d'attitude, quand ils sont incapables de fournir les besoins au temps. Le peuple risque de les abandonner et c'est cela le cas de Djigui, qui change ses croyances au profit de la religion musulmane. Djiguidit:

Puisque les mânes des aïeux se montrent incapables de nous accorder ce que nous voulons, demandons-le à Allah. J'ordonne à tous de prier le Tout-Puissant. Il accordera la pérennité ou nous mourrons tous de prière.⁴

Au fait cette tergiversation est-elle en soi porteur de violence? Le choix est fait: *tout le monde pria* à Soba. (Monnè. p.14) Le peuple avec Djigui en tête, tourne désormais vers Allah qui, vient d'accorder la pérennité de la dynastie aux Keita:

La pérennité est acquise... Acquise à la dynastie des Keita. Elle régnera sur Soba tant qu'une seule case de la ville tiendra debout... Acquise debout... Acquise une case debout.⁵

³Kourouma, A. Monnè, outrages et défis. Paris: Seuil, Coll., Point, (1990), p.14.

⁴Kourouma, A. Monnè, outrages et défis. Paris: Seuil, Coll., Point, (1990), p.14.

⁵Kourouma, A. Monnè, outrages et défis. Paris: Seuil, Coll., Point, (1990), p.15

La décision de Djigui peut être d'une manière considérer comme une "violente", et de l'autre côté vient de rectifier son sort, sceller la destinée de Soba en apportant au peuple le premier triomphe d'Allah et au nom de Allah, puisque, avait-il présumé:

...sa vie serait une vie de monnè. Il décida de s'y préparer.
Par la prière, les sacrifices et la miséricorde, par le courage
et l'inhumanité à l'endroit des méchants.⁶

Cet extrait montre la combinaison de la tradition et de l'islam. Ce mémoire trouve que Djigui et son peuple prie et sacrifie. La prière est un acte de l'islam où Dieu règne sur tout car le sacrifice est un acte des aïeux. Kourouma crée un balancement entre l'islam et la tradition et à la fois, critique que l'islam piétine quelques faits religieux traditionnels. C'est-à-dire avec le choix de la foi musulmane, une page de l'histoire de Soba semble être partiellement tournée sur les habitudes religieuses traditionnelles. Ce mémoire conclut que puisque *les sacrifices avaient été vains, les prières avaient triomphé*. Monnè. p.17. Et que les sacrifices représentent la religion traditionnelle (le fétichisme) et les prières, l'islam; Le peuple commence à douter la puissance des sacrifices et des fétiches. Cette situation a beaucoup contribué à la preuve tangible d'un manquement ou à la chute momentanée du fétichisme due à une incapacité au pourvoir aux besoins du peuple que les gens de Soba finalement n'apprécient plus. C'est cela qui fait triompher l'islam et qui fait dénoncer le fétichisme momentanément. Les habitants de Soba étaient devenir automatiquement des croyances de la nouvelle religion. Alors que Kourouma veut qu'on sache que la religion fétichisme traditionnelle n'est pas ni abolie, non absolument abandonné. Le roi et ses habitants pratiquent parfois aussi la religion traditionnelle. Puisque les peuples de Soba et leurs rois, depuis des âges, vivaient fermés à toute idée et croyance nouvelles. Et même Kourouma note que

Le roi était encore dans le sang et le fumet des immolations
exposé pour remercier mânes et divinités.⁷

La situation du roi est claire, selon sa croyance, il veut instaurer l'islam 100% mais le père de son royaume, il doit défendre tout ce qui appartient à son peuple sans hésitation et leur améliorer pour le bien-être du peuple et l'histoire. Le cas de Djigui devient ambiguë et incongrue. Soba est à cheval entre les prières et les sacrifices, l'islam et l'animisme. Les réalités immédiates, l'intérêt et l'importance de la demande dans ce cas, l'emportent sur la fidélité à une croyance monothéiste non pragmatique. Au fait, tout porte à croire que la réaffirmation à la foi musulmane n'est qu'une démarcation confuse et un pseudo distancement momentané des anciennes habitudes fétichistes appuyées sur la tradition. Cette profession de foi permet de bénéficier aussi des bénédictions et des largesses miséricordieuses d'Allah, le *la religion était un syncrétisme du fétichisme malinké et de l'islam*, p.20. Kourouma opère un retour en arrière et s'intéresse à la période coloniale : sa fresque commence à la fin du XIXe siècle, au moment où les Français achèvent la colonisation de l'Afrique subsaharienne, et se termine quelques années après la Seconde Guerre

⁶Kourouma, A. Monnè, outrages et défis. Paris: Seuil, Coll., Point, (1990), p.17

⁷Kourouma, A. Monnè, outrages et défis. Paris: Seuil, Coll., Point, (1990), p.20

mondiale, juste avant la décolonisation (1960). Le roman met en scène les rapports entre les autorités coloniales et les autorités traditionnelles dans la ville de Soba, dont Djigui Keita est le roi. Soba est une ville imaginaire située dans l'espace mandingue (espace aujourd'hui transfrontalier, situé entre l'est de la Guinée, le nord de la Côte d'Ivoire et le sud du Burkina Fasso), à l'écart des grands centres de l'Afrique Occidentale française, qui étaient alors Dakar et Abidjan. Soba n'est donc pas une capitale de premier plan, contrairement à ce qui est affirmé à plusieurs reprises dans le livre ; il convient de bien prendre en compte non seulement la dimension ironique du récit, mais aussi le caractère de propagande des discours des divers narrateurs. Les différentes voix narratives, qui assument tour à tour la narration, n'obéissent pas toutes aux mêmes objectifs Kourouma se moque du système de la religion de Soba et l'abus du peuple de Soba par des maîtres coloniales en utilisant la construction du train, qui sera utilisé pour exploiter le village de Soba.

Le roi et le pouvoir en Afrique

Après l'installation des blancs, le pouvoir de Djigui se retrouve réduit à une autorité morale qui n'est cependant pas négligeable. Le maintien en place des élites traditionnelles obéit de la part des colons à une stratégie de contrôle des populations : il s'agit de créer des relais du pouvoir colonial, susceptibles d'exercer une autorité morale que les Français ne possèdent pas. Si l'on peut parler de politique de collaboration, le système abordé par Djigui et Samory est un bon exemple qui montre que la collaboration peut exister entre les rois. Le pouvoir de Djigui se réduit donc à une autorité morale locale, qui est habilement entretenue par le culte des rites et des traditions. La cour de Djigui constitue un espace à la fois traditionnel et traditionaliste. Djigui incarne une Afrique en train de disparaître, mais sa manière de cultiver les traditions obéit aussi à des considérations politiques ; le roi sait que sa légitimité est une légitimité dynastique : l'observation des rites, le culte des ancêtres, la prise en compte des prophéties sont autant de moyens, pour lui, de se situer ou de se maintenir dans un ordre des choses traditionnel qu'il aimerait préserver, mais dont il perçoit le déclin inéluctable. En bref, il comprend que sa fidélité aux traditions correspond au rôle que les autorités coloniales attendent de lui et veulent le voir jouer. La place des traditions dans les romans de Kourouma n'est donc pas simple : elles ne sont pas idéalisées, mais utilisées par différents protagonistes avec des intentions politiques précises (sur ce sujet, voir ce qui est dit dans l'article ci-après).

En plus, Kourouma utilise son roman pour critiquer Djigui et la tradition, puisqu'elle n'a pas des moyens pour combattre les maîtres coloniaux et elle réduite les femmes au deuxième dans l'ordre social. Ce mémoire rejette la condition des femmes, les violences qu'elles subissent et la place subalterne qui leur est souvent réservée. C'est pour cela que nous pouvons considérer Kourouma comme un romancier féministe. Il condamne dans son roman *Les Soleils des indépendances*, par exemple l'excision. L'excision se retrouve dans la plupart de ses romans. Dans *Monnè*, les femmes sont soumises aux hommes et peuvent servir de monnaie d'échange ou de cadeau, comme lorsque Djigui offre plusieurs vierges au griot Djéliba Diabaté afin de le retenir à Soba:

Au réveil, le griot découvrit devant sa porte quatre chevaux blancs harnachés dont trois étaient montés par trois belles griottes, jeunes, vierges et couvertes de bijoux⁸.

Cette citation montre que les femmes sont soumises au second plan, au moins dans le domaine politique, à l'exception de Moussokoro, qui se trouve au cœur des intrigues de la cour et que la fin du récit présente comme une opportuniste. Par se fait, Djigui peut être considéré comme un roi traditionaliste, mais il l'est autant par calcul que par fidélité à des règles et à des usages immémoriaux qu'il conviendrait de respecter impérativement. Le traditionalisme du héros ne peut être attribué au romancier lui-même. L'ironie de Kourouma, par ailleurs, s'exerce aussi aux dépens de la religion, à travers la critique des traditions et des prophéties, comme dans le passage relatant l'arrivée des Blancs à Soba :

On prétend qu'à l'instant où Djigui terminait sa péroraison, un gros vautour noir sortit des nuages, piqua sur un Blanc qui le descendit avec un pistolet. C'était un présage heureux pour le camp des croyants⁹.

L'auteur se moque de Djigui qui se voit traditionaliste, mais qui pratique l'Islam. Ce mémoire conclut que Djigui ne tarde pas pour comprendre la limite du pouvoir traditionnel et c'est cela le Monné dans cette situation.

Pouvoirs divinatoires

Nous analyserons cet aspect pour démontrer comment Kourouma diminue le pouvoir des chefs traditionnels et modernes. Les administrateurs coloniaux décident de mettre fin au "pouvoir de Djigui" qu'ils considèrent être un "vieux chef nègre retraité" (p, 195). "Il n'existait plus de chef Djigui Keita". Il n'est pas étonnant que Djigui en soit choqué. Cependant, sa réaction quand il apprend qu'il "n'existe plus" démontre un manque de logique et un point d'ironie de la part de l'auteur surtout en ce qui concerne l'emploi du mot "menteurs".

Moi!Moi!de père et de mère Keita, j'existe. Les Keita ont toujours existe. Des objets n'existent pas: les incroyants, les incirconcis, les nazaréens, les agonis, les menteurs.¹⁰

Parfois, cependant, Djigui possède une lucidité momentanée. Le Bolloda est décrit d'abord comme "le hall et la place apalabres: le palais, la cour royale et par extension le pouvoir, la force, l'arbitraire des rois de Soba" (p, 14). Après l'arrivée des Français, cependant, aux yeux de Djigui, le Bolloda "n'avait jamais paru si petit et burlesque" (M,38). Ceci représente un instant de vérité symbolique dans le roman. Quand Djigui rend visite lui-même aux chantiers du Sud avant de recevoir la légion d'honneur, il trouve, dans un autre moment de lucidité, que la réalité est pire que celle communiquée par l'interprète et il est "horrible":

⁸Kourouma, A. Monné, outrages et défis. Paris: Seuil, Coll., Point, (1990), p. 44

⁹Kourouma, A. Monné, outrages et défis. Paris: Seuil, Coll., Point, (1990), p. 36

¹⁰Kourouma, A. Monné, outrages et défis. Paris: Seuil, Coll., Point, (1990), p. 195-196

Dans les autres chantiers: le port, les carrières et les exploitations forestières; la souffrance, la misère, les maladies, la mort des coreligionnaires envoyés au Sud étaient plus laides que ce qu'il avait imagine, pires que ce que l'interprète lui en avait dit¹¹.

Sa lucidité semble augmenter. L'interprète l'accuse d'être responsable de la défaite des Français par les Allemands, parce qu'il n'a pas fait suffisamment d'effort pour trouver des tirailleurs pour envoyer en France. L'accusation est ridicule et Djigui s'en rend compte: "Je n'étais pas fautif: quelqu'un été mon empressement, je n'aurais pu retirer du pays plus de conscrits" (p,112). Plus tard il renonce à son train.

Il allait annoncer au commandant, au gouverneur, à la France que lui et Soba avaient vieilli, étaient épuisés et exsangues: ils renoncent au train. À persister, le rail ne passerait que sur des tombes et le train n'aurait rien qui vive pour l'accueillir. Djigui ne voulait plus de train! Les travailleurs forcés allaient rentrer! Les conscriptions et prestations allaient cesser!¹²

Il est lucide, certes, mais aveugle au fait qu'il lui manque le pouvoir de faire changer la situation. Ses exclamations à la fin de la citation sont enfantines. Sa déclaration est encore plus ironique parce qu'à ce moment-là¹³, Djigui ne sait pas qu'il n'est plus le chef de Soba, qu'il a été remplacé par son fils Bema-manœuvre tactique de la part des colonisateurs. Passons maintenant à un autre procédé stylistique de l'épopée, l'emploi de superlatifs pour décrire le héros. Kourouma emploie parfois ce procédé. Pourtant, dans l'exemple qui suit, il dégonfle en même temps l'effet des superlatifs en les mettant à côté de commentaires qui font référence à sa suffisance, à sa vanité et à son opportunisme, et en indiquant que ce sont possiblement des superlatifs que Djigui s'attribue à lui-même.

Les premières saisons de son règne, il ne s'était livré à rien de vrai qu'à épouser de nombreuses vierges - il était le plus fort et le plus beau. Se faire célébrer par les adulateurs et les griots - il était le plus grand. Transformer ses esclaves en sicaire - il était le plus intelligent du Mandingue.¹⁴

Djigui a, en fait, une tendance à faire des éloges de lui-même tandis que dans le récit épique les hauts faits du héros sont généralement racontés à la troisième personne. Avant de donner encore un exemple de cet éloge de soi, il convient de noter que les héros épiques peuvent posséder des pouvoirs magiques, la "thaumaturgie" dont parle Chemain par rapport au héros épique, Soundjata. Il y a des références dans Monne aux pouvoirs magiques de Djigui et une démonstration de ceux-ci, à l'occasion où Djigui prononce des paroles

¹¹Kourouma, A. Monné, outrages et défis. Paris: Seuil, Coll., Point, (1990), p. 90

¹²Kourouma, A. Monné, outrages et défis. Paris: Seuil, Coll., Point, (1990), p. 128

¹⁴Kourouma, A. Monné, outrages et défis. Paris: Seuil, Coll., Point, (1990), p. 15

magiques et des vautours et des charognards viennent étouffer le feu qui est en train d'embraser tout un village. Mais c'est une magie que Djigui, comme l'apprenti sorcier, ne peut pas contrôler~ parce qu'ensuite Djigui et son entourage sont surpris de voir

Toutes les places, toutes les venelles et les cours du village jonchées de milliers de charognards morts dans la même attitude, couchés sur le dos, les pattes en l'air, déplumes, têtes brisées de la même manière¹⁵.

Après les conséquences macabres de sa magie, entoure d'une atmosphère sinistre de silence et avant de se rendre compte qu'il est "congédié" par son peuple, "Djigui voulut s'arrêter, se féliciter et se faire louer pour l'efficacité de sa savante sorcellerie" (p, 125). Djigui a démontré dans ses éloges une suffisance, presque enfantine parfois, qui le rend burlesque. Pour conclure cette section, si on compare la définition de Bakhtine du héros épique et le personnage représenté par Kourouma, il est évident que Djigui n'est qu'une version du héros qui devrait être. Ensuite c'était à un Djigui accablé que le gouverneur avait accroché la légion d'honneur" (p, 91). C'est après cette révélation des souffrances de son peuple qu'il organise le second grand sacrifice de son règne, en théorie pour améliorer le sort du peuple. (C'est aussi un moyen d'apaiser sa conscience.) Il s'agit encore une fois d'une lucidité passagère parce qu'après le sacrifice il a démontré ses vraies préoccupations: "Maintenant que je viens d'exposer un grand et glorieux sacrifice, dites-moi quand m'arrivera mon train?" (p.98).

En résumé, à travers les différents éléments de la parodie, Kourouma réussit à démystifier, à dégonfler le pouvoir et les qualités des chefs traditionnels, surtout les petits chefs qui croient que le soleil ne se lève que pour eux. Une citation de Zahan illustre bien la suffisance de ceux-ci.

L'Africain veut avoir le monde en sa possession, tout comme certains bouffons royaux de l'Ouest africain qui, se mettant à marcher sur les mains, entendent porter au-dessus de leur tête, dans leurs paumes, la vaste terre qui d'habitude les supporte¹⁶.

Parfois le personnage du chef devient comique et burlesque. D'autres fois ce sont ses défauts et ses inconsistances qui ressortent, révélant son manque d'humanité et son égoïsme. Comme nous l'avons vu, la critique du chef moderne à travers la parodie du chef traditionnel est plus subtile et implicite et il faut peut-être des connaissances de l'histoire de l'époque postcoloniale pour la dévoiler entièrement. Cependant l'emploi répété de mots tels que "charisme" et "humanisme" sont une indication claire des intentions de l'auteur.

¹⁵Kourouma, A. Monné, *outrages et défis*. Paris: Seuil, Coll., Point, (1990), p. 128

¹⁶ Dominique Zahan, *Religion Spiritualité et Pensée Africaines*, Payot, Paris, 1970, p. 238

La Religion

Il y a tant de sociologues et de critiques qui ont défini la religion. Cela rend difficile la tâche de la définition puisqu'il y a des écarts parmi les savants. Mais rien ne peut dénoncer le fait que la religion est entre l'homme et son Dieu qui est aussi différent selon la religion de soi. La religion peut alors être conçue comme l'ensemble des croyances, sentiments, dogmes et pratiques qui définissent les rapports de l'être humain avec le sacré ou la divinité. Une religion particulière est définie par les éléments spécifiques à une communauté de croyances: dogmes, livres sacrés, rites, cultes, sacrements, prescriptions en matière de morale, interdits, etc. La plupart des religions sont développées ou formées sur une révélation. Avant les religions étrangères, les africains avaient leur religion; c'était la religion traditionnelle. C'est à travers cette religion traditionnelle que les africains adoraient leurs dieux qui ont des différentes appellations comme: Sango, Sopona, Esu, Ogun et Ayelala des Yorubas, Amadioha, Agwu Nsi des Igbos.

Cette citation montre que les africains n'ont pas une seule religion ou une seule Dieu. En plus, il confirme que les africains adoraient leur Dieu avant les conquêtes coloniales. Kouroumacritique l'adoption de la "nouvelle" religion à Soba en tant qu'elle piétine la religion traditionnelle. Le Roi Djigui voulait préserver son village et le protéger à tout prix, mais après tant d'échouements des fétiches, des sacrifices ordonnés par les cultes, il a été obligé de crier secours chez les marabouts, les adorateurs de l'Islam. On remarque le pratique de cette nouvelle religion est différent de la méthode traditionnelle. Djigui accepta cette nouvelle religion pour protéger son trône et cette religion à son tour, affecta les modes de vies, les coutumes et même le système de la population de Soba. La langue et la vie de tous les jours sont non seulement meublées et peuplées d'images et de références de l'islam mais aussi de l'animisme. Puisque l'Islam ouvre la porte aux fétichismes et ne critiquent pas autant certains formes de fétiches. Donc, ce mémoire trouve une relation entre les musulmans et les féticheurs. Ce phénomène s'explique par une influence religieuse double qui, séparément contribue au bien-être et à l'humanisation des gens de Soba:

Les sorciers lançaient contre les Nazaréens les plus terribles sorts; les marabouts les maudissaient avec les versets les plus secrets; les griots louangeaient le roi¹⁷.

Cet extrait souligne et justifie l'importance de la cohabitation de l'islam et du fétichisme comme une exclusion et une jalousie mutuelles contre-attaquâtes, destructrices de l'harmonie et la paix apparentes dont se consolait les gens de Soba? Cette coexistence paraît confuse mais Fama nous persuade que:

Même la guêpe maçonne et le crapaud finissent par se tolérer quand on les enferme dans une même case Soleils¹⁸.

¹⁷Kourouma, A. Monné, outrages et défis. Paris: Seuil, Coll., Point, (1990), p. 34

¹⁸Kourouma, A. Monné, outrages et défis. Paris: Seuil, Coll., Point, (1990), p. 161

La réalité de l'Islam dans ce roman est mais elle indique aussi la présence d'une religion. Autre désignée sous plusieurs appellations: les non croyants, les incirconcis, les infidèles, les nazaréens ("malinkisé": les nazaras). Au plan religieux, le conflit met en prise les musulmans malinkés et les tenants du fétichisme. Pourtant, les premières heures furent celles de la tolérance, ce qui contribua à rapprocher les deux groupes sociaux. La religion est une xénophobie à soubassement religieux qui mine les relations entre animistes et musulmans. Les habitants de Soba n'ont que mépris pour les tirailleurs du nord aux mœurs rébarbatives. Le côtier Houphouët et le forestier Touboug passent dans les propos de Bema pour des infidèles et des cafres avec, comme circonstance aggravante, leur affiliation au communisme athée. En réaction à cette politique d'exclusion, les tribus animistes, de leur côté, tiennent les musulmans pour des esclaves et Touboug, converti de force à l'islam, fut excommunié par ses congénères qui ne voulaient pas d'un musulman comme chef. Paradoxalement, le christianisme implanté avec la colonisation ne fut jamais, dans *monnè, outrages et défis*, en conflit ouvert ni avec l'islam, ni avec l'animiste. Il y est même occultée et la résistance des indigènes revêt un caractère plutôt anti-impérialiste et explique la violence du conflit socioculturel. La religion chrétienne est doigtée, singularisée et rejetée alors que l'Islam forme avec le fétichisme, un syncrétisme, une coalition, une appréhension globale plus ou moins indifférenciée d'un tout. Par ailleurs, il est intéressant de noter comment, dans *Monnè, outrages et défis* et dans *Les soleils des indépendances*, l'islam a fini par supplanter l'ethnie comme élément identitaire. Un Malinké est de nature un musulman.

Bref, la prégnance de l'islam est telle qu'elle a fini par occulter le christianisme de l'espace géographique et culturel des deux romans. L'islam est donc, dans l'univers malinké de la fiction romanesque, une force culturelle incontestable. C'est sur ces deux premiers sédiments culturels qu'est venue se greffer la civilisation occidentale par voie de colonisation. La prépondérance de l'Islam dans la vie quotidienne à Soba devenait incontestable. Les gens préféraient mourir musulmans que de subir le monnè de la christianisation. Ainsi, l'Islam a intégré la vie et les routines des habitants dont il a fait en partie des croyants. En conclusion, nous trouvons que l'Islam et l'animiste s'unissent pour renoncer le christianisme. D'une manière, l'auteur se moque de l'animiste qui n'a pas de pouvoir pour combattre les blancs et qui s'unit avec l'Islam. En plus, au commencement, le christianisme est aussi utilisé pour exploiter la population musulmane. On remarque que ces religions étrangères ne font que exploiter la population africaine et c'est cela le Monnè dans cette étude et les romans de Kourouma.

Conclusion

Nous avons vu que, dans *Monnè*, Kouroumaa a démystifié diverses époques historiques tout en démystifiant le comportement et les discours de ceux qui détiennent le pouvoir dans son roman. Par implication il démystifie ceux qui détiennent ou détenaient le pouvoir en Côte d'Ivoire et dans d'autres ex-colonies françaises. Il révèle ses impressions des réalités historiques et contemporaines de son pays. Nous avons constaté que dans un système politique, la dictature contribue à l'injustice qui à son tour, amène les autres vices politiques surtout la corruption, la tuerie, la violence et la démocratie

élusive. Il est clair que la plupart des leaders africains sont égoïstes et corrompus et qu'ils refusent souvent d'organiser des élections libres et transparentes.

Finalement, comme nous l'avons déjà noté, Kouroumaa exposé les défauts d'autres personnages politiques comme Touboug et Bema, ce qui indique une critique générale de l'homme politique africain qui émerge à l'époque des indépendances, pas simplement de Houphouët-Boigny. Mais, comme nous l'avons remarqué aussi, au premier chapitre, des ressemblances existent entre les personnages politiques de Monné et feu le président de la Côte d'Ivoire. Donc on peut considérer que ce sont en partie des parodies du chef moderne. Nous pouvons ajouter aux exemples déjà cités que Touboug aussi fait preuve de duplicité et d'opportunisme politique.

Bibliographie

Adisa, Akinkorede. *La Présentation Stylistique de la Vision Futuriste dans quatre œuvres*

romanesques d'Ahmadou Kourouma, Unpublished PhD thesis, Department of French, Ekiti State University, Ado-Ekiti, (2017).

Camara, S. *Gens de la Parole: Essai sur la Condition et le Rôle des Griots dans la Société Malinké*. Paris/Le Haye: Mouton, (1976).

Koffi, H. Lamewona, *Écriture violente ou violence culturelle! Une lecture de Les soleils des indépendances & Monné, outrages et défis* d'Ahmadou Kourouma de l'université de Montana. (1995)

Kourouma. A. *Allah n'est pas obligé*. Paris : Seuil, (2000).

Kourouma, A. *Monné, outrages et défis*. Paris: Seuil, Coll., Point, (1990).

Kourouma. A. *Les Soleils des indépendances*. Paris : Seuil, (1968).

Lucy, Swanson *La Sorcellerie du savoir-faire technologique": Sorcery and knowledge in kourouma's Monné, outrages et défis*, Contemporary French and Francophone Studies, p 632-639, (2016).

Marsh, Janet, *Une analyse du thème vérité/mensonge dans Monné, outrages et défis* d'Ahmadou Kourouma, (1997).

Patrick Corcoran, « Le "devenir auctorial" d'Ahmadou Kourouma », *Continents manuscrits*, Paris, (2018).

Zahan, D. *Religion, spiritualité et pensée africaines*. Paris: Payot. (1970).